L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 20 juin 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	88	31
Midi.....	90	32
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	88	31

Prospérité exceptionnelle.

Vers la fin de chaque année fiscale, année qui se clôt le 30 juin dans les Etats-Unis, l'attention se porte particulièrement sur l'état des finances publiques, les recettes et les dépenses du gouvernement.

S'il y a déficit, c'est à dire si les dépenses de l'administration du pays forment un total supérieur à celui des recettes, il est du devoir du gouvernement d'inscrire dans le budget du prochain exercice un crédit suffisant pour le couvrir et de chercher les moyens de ramener l'équilibre.

Si, au contraire, l'exercice se solde par un excédent de recettes, il appartient à ceux qui détiennent le pouvoir, fonctionnaires gouvernementaux et législateurs, de réduire les charges qui pèsent sur les contribuables.

Il est, en effet, inadmissible dans un pays dont l'ordre social est basé sur la souveraineté du peuple, que l'administration soit dirigée de façon à réaliser des profits.

Il ne faut demander au peuple que la somme strictement nécessaire pour assurer le fonctionnement régulier de tous les services, maintenir l'ordre et prémunir le pays contre toute agression. L'idéal pour un gouvernement est l'équilibre de ses finances. Il ne craint pas alors de faire des mécontents en créant de nouveaux impôts ou en réduisant certaines taxes pendant qu'il en laisse d'autres intactes. Car il y a toujours des mécontents dans un cas comme dans l'autre.

Il y en a même davantage lorsqu'il s'agit d'une réduction, dont chacun voudrait profiter mais qui ne peut être opérée que partiellement.

Le gouvernement des Etats-Unis va se trouver dans quelques jours en face d'une situation financière qui, quoiqu'elle indique une prospérité exceptionnelle dans le pays, va très probablement causer de sérieux ennuis au parti politique qu'il représente.

L'excédent des recettes sur les dépenses atteignait à la date du 15 juin dernier la somme énorme de $75,015,336, et on calcule qu'il sera en chiffres ronds de $80,000,000 à la clôture de l'année fiscale. Or, les recettes prévues dans le budget de l'exercice 1907-1908 voté par le Congrès à sa dernière session, recettes qui seront indubitablement réalisées, sont d'un montant plus élevé que celles de l'année dernière, de sorte que les $80,000,000 encaissés seront absolument inutiles pour l'administration.

Et comme l'on ne voit pas trop comment le gouvernement pourrait les remettre directement ou indirectement en circulation, ils resteront improductifs.

Cette situation démontre une fois de plus la solidité et la justesse de la politique économique du parti démocrate, et ses membres auront beau jeu dans les débats prochains sur les moyens de prévenir une telle accumulation de numéraire dans le trésor public. Ils insisteront sans aucun doute, sur la réduction des droits de douane, réduction qu'ils ne cessent de réclamer depuis tant d'années, et les républicains ne pourront que s'incliner.

C'est un autre principe du parti démocrate auquel ses adversaires politiques vont être forcés d'adhérer.

Le Plaisir d'avoir peur.

Le plus grand plaisir, quand on est petit enfant, c'est d'entendre raconter une histoire de peur. Il monte alors, des profondeurs de l'être, un frisson délicieux et qui enveloppe tout, le tic tac de la vieille pendule, le tableau familier, la voix du narrateur, le reflet de la lampe. L'imagination surexcitée va chercher dans le monde extérieur et dans la circonstance de quoi compléter le décor. Quel bonheur quand cela se passe à la campagne et quand les bruits de la nuit se mêlent à la légende bretonne, au conte gascon ou à la simple histoire de loup-garou que n'a pas oubliée la grand-mère.

Ce goût de l'effrayant et du surnaturel s'estompe un peu avec les années, mais il ne disparait jamais complètement. Vers une fin de soirée, alors que la verve des plus brillants causeurs languit et que l'on est las de potins, de politque ou de philosophie courante, mettez la conversation sur la peur. Aussitôt vous verrez les yeux briller, le cercle se resserrer. Chacun retient au bout des lèvres une aventure personnelle, un témoignage à l'appui. Le comble de l'art, en ce genre d'anecdote, c'est de prolonger l'imprécision, de conserver au mystérieux son atmosphère, ce que les savants appellent son "aura."

Dans son récent ouvrage, "le Chercheur de Merveilleux," M. Joseph Renaud a réussi à dégager une formule moderne de l'épouvante qui va de la télépathie et de la suggestion hypnotique jusqu'aux inductions à la Sherlock Holmes, mais supérieure selon moi au célèbre héros de Conan Doyle. Car il s'y mêle un sentiment de vertige très intense et très personnel. L'auteur ne se tient pas à l'écart de son récit pour le guider, le resserrer, le hâter ou le ralentir, comme c'est trop souvent le défaut du genre. Il entre dans la peau et dans l'angoisse accélérée de ses personnages par une suite détails minutieux. Il s'oublie lui-même, il nous fait oublier qu'il est là. Il néglige le truc et la ficelle. Même quand il s'achemine vers l'hypothèse, c'est toujours par des chemins vraisemblables, par des moyens de tous les jours. Il connait la puissance du peu à peu et du familier; il ne nous déconcerte que progressivement. Ce ne sont point ici des effets de théâtre ni des coups de surprise qui nous émeuvent et nous donnent la chair de poule. Nous pénétrons dans la crainte par étapes, par une succession de chambres tragiques, ainsi que la femme de Barbe Bleue.

***

Ce don si rare me fait espérer dans ce jeune auteur un successeur de Stevenson et de Maupassant, ces maitres de la peur concise. Edgard Poë fut certes un admirable inventeur de cauchemars, mais il leur infligeait une certaine raideur caricaturale, des cadres mathématiques un peu fatigants. Il abusait de la déduction et du tableau noir et perdait ainsi en humanité ce qu'il gagnait en géométrie. Au lieu que l'Anglais Stevenson et notre Maupassant conservèrent toujours à leurs inventions la souplesse et le développement de la vie. Hogarth, le peintre de l'effroi, nous montre d'abord dans une toile placide et dans des attitudes très nomales les monstres moraux qu'il déchainera tout à l'heure devant nous. Le "Mariage à la mode" commence par un bâillement pour finir par un assassinat.

Voici un exemple de cette manière classique dans le volume de M. Joseph Renaud. Cela s'appelle "l'hallucinée," C'est une jeune femme qui a perdu son mari, qu'elle adorait, dans une circonstance soudaine et dramatique. Un braconnier l'a tué un soir et elle a eu le pressentiment très net de cette mort au moment où elle s'accomplissait. Depuis, elle a recours au spiritisme pour retrouver ce cher compagnon. Les tables tournantes la consolent. Or, ses parents entreprennent de la tirer à la fois de sa peine et de ses illusions en la conduisant chez un fameux docteur qui la soumet à la suggestion. Elle guérit de son erreur, mis elle devient folle. Observation scientifique très exacte, et dont il y a des cas nombreux. Le cerveau est un organe à la fois somnolent et irritable qu'il est quelquefois dangereux de réveiller.

Eh bien, toute cette histoire nous est contée par la douloureuse malade elle-même et nous assistons, sans intermédiaire, à la métamorphose de la chimère en délire sous l'influence du praticien. La moralité, facile à déduire, c'est que le rêve est souvent indispensable et que sa suppression brusque peut amener un désastre. Le romancier ici se double d'un physiologiste subtil et averti.

Les voyageurs parlent d'un arbre qui dévore les hommes comme certaines orchidées dévorent les mouches. S'agit-il là d'une invention comparable à celle du serpent de mer, ou d'une réalité amplifiée par quelque émule de Sinbad le marin ?.... Toujours est-il que M. Joseph Renaud a extrait de cette demi-fiction une aventure palpitante, où la vengeance, l'amour, l'attente du supplice, la joie de la délivrance s'entremêlent de façon diabolique : "Le docteur tourna un énorme commutateur. Au faite de la rotonde grésilla un astre électrique. Et, sous l'éblouissante lumière blanche surgit une sorte d'arbre gigantesque et trapu, et dont les branches sans rameaux remuaient lentement comme des bras ou comme les tentacules d'une pieuvre... Le trone, qu'on entrevoyait à travers l'agitation de ces membres épouvantables, semblait de marbre vert ; gros à la base comme un corps d'homme, il s'élargissait jusqu'à quatre mètres du sol pour se partager là en une centaine de branches longues, velues, constamment agitées, vivantes ; chacune, grosse comme un bras d'athlète, se terminait en une sorte de souple entonnoir habile à s'adapter puissamment sur les objets, à les saisir.... Les plus courtes mesuraient sept à huit mètres. Leur fourmillement colossal évoquait la faune antédiluvienne, ces énormes monstres de cauchemar—qui vécurent pourtant ! — et dont les formidables squelettes exigent des bâtiments spéciaux dans les muséums."

J'ai cité ce passage pour offrir un aperçu du style éminemment évocateur de M. Joseph Renaud. Il s'imprègne lui-même, avec une exceptionnelle vivacité, des étranges spectacles auxquels il nous convie. Il nous fait palper et sentir les tentacules de l'arbre monstrueux. On sort de ce conte avec un malaise.

***

Ou je me trompe beaucoup, ou ce "Chercheur de Merveilleux" n'est que le premier d'une série qui vaudra à son auteur de grands succès. La peur est un sujet permanent. Les perfectionnements de la vie moderne n'ont fait que la compliquer et la diversifier, comme ils ont multiplié la vitesse. La télégraphie sans fil, les microbes, l'automobile-fantôme, les raffinements de l'analyse, et aussi, hélas ! la méchanceté humaine—plus retorse dans les vieilles races—offrent à l'explorateur des épouvantements une infinité de thèmes pleins d'intérêt et de nouveauté. L'âme ne change pas et ses ténèbres sont toujours peuplées de faces grimaçantes.

POIVRE ET SEL.

Chiffres étonnants.

Il y a eu récemment à Paris un congrès des maires "des plus grandes villes de France", sur la question des octrois.

Les débats ayant amené à citer, dans les comptes rendus, le maire de Puteaux, on a été étonné de trouver le nom de cette localité parmi ceux des "grandes villes". Pour la plupart des Parisiens, Puteaux est resté un petit bourg, une sorte de faubourg sans importance....

Or, Puteaux a aujourd'hui une population qu'envieraient bien des chefs-lieux de département : 28 385 habitants !

Si l'on considère les autres localités suburbaines, on trouve des chiffres étonnants. Ainsi, Courbevoie, 30 540 habitants ; Pantin, 32 470 ; Ivry, 32 880 ; Vincennes, 33,054 ; Aubervilliers, 33,837 ; Asnières, 35 495 ; Saint-Ouen, 37,303 ; Neuilly, 39,814 ; Clichy, 41.076 ; Boulogne, 49.727 ; Levallois-Perret, 61,118, et Saint-Denis, 63.944 !

Le cas le plus curieux est évidemment celui de Levallois-Perret, qui, simple chef lieu de canton, au nom totalement inconnu en dehors de la région parisienne, est cependant, au point de vue de la population, la "vingt-septième" ville de France !

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Une brise rendue délicieusement fraiche et réconfortante par les eaux du Lac, un concert par des musiciens de talent et une représentation de vaudeville par des artistes pleins de brio et d'entrain, voilà ce que trouvent ceux qui vont passer la soirée à West End. Aussi la plateforme est-elle trop étroite pour contenir la foule.

WHITE CITY.

La seconde représentation de "The Geisha", une comédie musicale en deux actes, a été tout aussi brillante que la première, et la troupe Olympia a un nouveau succès à son actif.

Le concert gratuit que donne l'orchestre de sept à huit heures est très suivi, et les autres divertissements sont fréquentés par beaucoup.

Les deux "Dreadnought" américains.

Washington, 20 juin—Les soumissions pour la construction de deux "Dreadnought" américains, autrement dit des deux cuirassés Nos 28 et 29 d'un déplacement de 20,000 tonnes chacun ont été ouvertes cet après-midi au département de la marine à Washington.

Le coût de chacun de ces deux navires, non compris la cuirasse et l'armement, ne doit pas dépasser $6.000.000 Le coût total de chacun d'eux, une fois entièrement terminé, est estimé à 10,000,000 de dollars.

La construction d'un des cuirassés a été adjugée à la Newport News Ship Building Company, de Newport News, Va., pour la somme de $3.987.000.

L'autre cuirassé sera construit par la Fore River Ship Building Company, de Quincy, Mass., pour le prix de $4 377.000.

La coque des deux navires sera protégée à la ligne de flottaison par une ceinture cuirassée d'une largeur de 8 pieds et d'une épaisseur de 11 pouces. Une cuirasse en acier protégera les batteries, les machines, les soutes, en un mot toutes les parties vitales du bâtiment.

La vitesse des deux cuirassés sera de 21 nœuds et leur armement sera composé comme suit :

"Batterie principal, 10 canons de douze pouces.

"Batterie secondaire, 14 canons de cinq pouces à tir rapide ; quatre canons de trois livres ; quatre canons d'une livre semi-automatiques ; deux pièces de campagne de 3 pouces ; deux mitrailleuses calibre 30 et deux tubes lance-torpilles submergés.

Doublement puni

Albert Romano doit aimer le miel à la folie, car pour s'en procurer il n'a rien trouvé de mieux que d'essayer de voler une ruche.

Profitant d'un moment où le propriétaire était absent, Romano a pénétré dans le jardin de M. S. J. Alfred, rue Murat, 1338, et après l'avoir couverte d'un sac vide il a emporté une ruche. Mais il avait à peine fait quelques pas que les abeilles ont fondu sur lui et l'ont lardé sans merci de leurs aiguillons.

Le pauvre Romano a poussé des cris de détresse, et jetant la ruche il s'est enfui à toutes jambes. Il a été arrêté peu de temps après et accusé de vol à la première cour criminelle de cité. Il a comparu hier devant le juge Skinner, la figure et les mains dans un tel état que sa culpabilité n'était pas douteuse. Le juge l'a condamné à 40 jours de prison.

Exercices de fin d'année

Des Ecoles Supérieures de la Ville, McDonogh Nos 1--2--3.

Une animation inaccoutumée régnait hier soir au théâtre Tulane et dans son voisinage ; on eut aisément cru à une renaissance de saison théâtrale, si considérable était la foule qui s'y pressait, si fraiches les toilettes des dames et des demoiselles.

C'était la clôture de la session scolaire de plusieurs institutions, et en la circonstance un long et intéressant programme avait été élaboré. L'exécution en a été excellente, valant des témoignages flatteurs à tous ceux qui y ont pris part :

Dixie Land.
Invocation, Rév. Albert S. Lutz.
Chant, "The Fairies' Dance".
Essai, "Through the Ages", Grace Lea, Ecole McDonogh No 2.
Cavalleria Rusticana, (Intermezzo).
Récitation, "The Mystery of Croa-tan", Valentine Wehrmann, Ecole McDonogh No 3.
La Mattchiche.
Discours, "What the United States has Done for the World", Chas. J. Turck, Ecole McDonogh No 1.
"Love Me, and the World is Mine".
Discours aux Gradués, Hon. J. B. Aswell, Surintendant de l'Education d'Etat.
Chant, "Carmen".
Présentation des diplômes, Hon. Andrew H. Wilson, président du Bureau des Ecoles publiques.
"Leaflets from the South", O'Connell.
Discours de bienvenue aux gradués, Mme Waverly Greathouse.
Chant, "America".
Exit, marche, "Fenella".
George L. O'Connell, chef d'orchestre.

Le cadre qui nous est réservé est malheureusement trop exigu pour qu'y tiennent les noms de tous les diplômés, deux cent vingt cinq, filles et garçons.

Mlle CORA BRUNET.

Plusieurs noms sont bien connus parmi ceux des jeunes filles, entr'autres celui de Mlle J. Cora Brunet.

L'Ecole McDonogh No 2 compte Mlle Brunet au nombre de ses élèves les plus brillantes, de celles qui lui font le plus honneur.

Mlle Brunet, dès les premières années, a fait preuve de qualités et de dispositions exceptionnelles qu'un travail sérieux et constant a développées.

L'amour du travail intellectuel est dans la famille Brunet, car avant Miss Cora, ses aînées ont eu de retentissants succès scolaires au Newcomb et ailleurs.

Bien grande a été la fierté du sympathique président de la Société Française du 14 Juillet, M. F. Adrien Brunet et de Madame Brunet de voir acclamer leur fille hier soir par un public nombreux, de la voir saluer par de chaleureux bravos, de l'entendre féliciter par le président du Conseil d'administration des Ecoles Publiques.

Déraillement.

Une locomotive du Louisville et Nashville R.R. a déraillé à l'angle des rues St Claude et Port, hier matin vers six heures. Trois poteaux téléphoniques ont été renversés mais personne n'a été blessé.

Institut Robert.

Très intéressante, la fête donnée hier, dans la salle de l'Union Française par les élèves de l'Institut Robert, devant une assistance nombreuse.

C'est par l'exécution d'un programme touffu que s'est ouverte cette fête, et par une distribution de prix et de médailles qu'elle s'est terminée.

Une large part avait été faite à la musique dans le programme ; mais les mélomanes n'ont pas été seuls à en goûter les numéros : il y avait des récitations et des discours qui ont très agréablement varié les plaisirs.

Toutes les jeunes filles qui ont figuré à cette fête ont fait copieuse moisson d'applaudissents ; et dans ces applaudissements se devinait la sincérité, car les élèves de l'Institut Robert sont justement citées pour les excellentes études qu'elles y font.

La directrice de l'Institut, Mlle E. Robert, est une femme supérieure, une nature d'élite ; et le personnel enseignant dont elle s'est entourée est des meilleurs.

Nous voudrions, si l'espace nous en était laissé, dire un mot de chacune de celles qui ont contribué à l'éclat de cette solennité ; mais force nous est de leur envoyer collectivement nos félicitations.

Trois jeunes filles de la classe des "Graduées" ont pris la parole : Mlle M. Delery a récité "The Last Days of Herculanum" ; Mlle E. Carrière a prononcé le discours d'adieu "Valedictory" ; et Mlle V. Gardel s'est adressée aux graduées ; toutes ont fait preuve d'excellentes qualités d'élocution.

Des médailles d'or ont été décernées à Mlles Mina Colomb, Edna Carrière, Marie Delery, toutes terminant leurs études hier.

Les demoiselles appelées au partage des récompenses ont été nombreuses.

Le commissaire d'immigration Sargent.

Le commissaire d'immigration Frank P. Sargent, qui était attendu aujourd'hui, n'arrivera que demain. On suppose que quelques affaires du ressort de son département le retiennent à Galveston plus longtemps qu'il ne pensait.

L'arrivée de ce fonctionnaire fédéral excite un vif intérêt dans notre ville, non seulement parce que durant son séjour le site de la station d'immigration sera définitivement choisi, mais aussi parce qu'elle tendra certainement à mettre un terme à la confusion qui règne dans le service.

D'autre part, M. Sargent ne manquera certainement pas de se renseigner sur la façon dont les immigrants sont traités dans les Etats du Sud.

On sait que ces jours derniers des agents d'une compagnie de navigation allemande ont déclaré qu'ils n'encourageraient pas les émigrants à se diriger sur le sud parce que ceux qui s'y installaient n'étaient pas bien traités.

M. Sargent est accompagné dans son voyage par M. A. B. Fry, surintendant des édifices publics de New York, et M. W. D. Windom, du bureau de l'architecte-inspecteur de Washington.

Capitalistes en visite.

MM. E. W. Styles, de Grand Rapids, et E. L. Page, de Vicksburg, Michigan, des capitalistes, sont arrivés hier à la Nouvelle Orléans, et on croit savoir qu'ils ont en vue, comme beaucoup de capitalistes du nord et de l'est en ces temps derniers, l'achat de terres marécageuses dans la Louisiane. Ils vont entrer en relations avec les représentants d'une des plus grandes compagnies de terres du pays, et il est très possible qu'une transaction importante soit effectuée avant longtemps.

On apprendrait alors que de grands travaux de drainage vont être entrepris pour livrer les terres achetées à la culture.

Collision.

Hier matin vers onze heures une collision a eu lieu sur la levée au pied de la rue Julie, entre une charrette conduite par Vincent Castiglione et un camion appartenant à Lehman et Cie. Un des mulets, évalué à $200, a été tué.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

No. 12 Commencé le 8 juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR

THÉODORE CAHU

PREMIERE PARTIE

X

LES RASTAS

(Suite.)

Il hésitait, se rongeait la moustache, se jurant de ne pas obéir, mais l'heure venue, il s'habillait et, comme un chien qu'on fouette, il sonnait chez Claudia. Elle le remerciait d'un sourire prometteur et aussitôt il plastronnait.

Vers onze heures, les salons étaient remplis de cette cohue bizarre ; déjà les tables de jeu étaient fort encombrées. On entendait le tintement des louis d'or, le bruissement des billets de banque froissés par des mains fiévreuses.

Le champagne animait les têtes.

Claudia, enivrée par le bruit, les lumières et le vin mousseux, avait oublié à peu près les recommandations de John qui la suivait de l'œil et jurait en lui-même. Depuis longtemps déjà elle se promenait au bras du comte Scaferlati.

Très spirituel, très gai, le petit Italien amusait beaucoup les femmes par son entrain et ses réflexions cocasses. Quoiqu'il ne fût pas beau, les bonnes fortunes ne lui manquaient pas, grâce à son bavardage.

—Se laisserait-elle prendre au bagout de ce petit singe ? pensait John. Elle en est bien capable !.... Je vais mettre ordre, sans quoi, elle fera des bêtises.

Il se faufila parmi les danseurs. Arrivé près de Claudia, il la regarda et ses yeux brillèrent d'un éclat si méchant qu'elle eut peur.

Elle comprit et dit à son cavalier :

—Vous m'excuserez, comte, j'ai deux mots à dire à sir Wilcox. Je vous quitte un instant.

Et elle prit le bras de son amant.

—Te crois-tu donc ici pour t'amuser ? demanda John, dès qu'ils furent un peu à l'écart des danseurs. Laisse ce singe !

Elle essaya de protester en disant : "Il est si gai !"

—C'est possible, répliqua John d'un ton très net, mais il n'a pas le sou. Il ne m'intéresse pas. Tu vas immédiatement rejoindre Truchmann, afin de me l'amener à la table de baccara.... et puis ne recommence plus ... et marche droit, ajouta t-il d'un ton bas, mais menaçant.

Claudia ne fit aucune objection et, quittant sir Wilcox, elle se mit à la recherche de Truchmann.

A l'instant où John sortait aussi du petit salon dans lequel venait de se passer cette courte scène la porte du fond s'ouvrit. Adèle entra un plateau à la main et murmura :

—Ah ! Les canailles ! Ils se moquent de moi et John me trompe. Il est cocher et riche Américain à la fois.... Attendez un peu. Je vais vous jeter des cailloux dans les jambes. Vous avez compté sans moi, je me vengerai....

XI

LE CAPITAINE MORIAN ET MIETTE.

Les premières lueurs du matin éclairaient à peine les rues, que le capitaine Morian se leva un peu nerveux. Pour se remettre, il alla à sa toilette et se plongea la tête dans l'eau froide.

—Ça fait du bien, murmura-t-il.

Morian était tout en nerfs. Son corps petit et chétif, sa figure maigre où les os faisaient saillie, donnaient l'impression de la faiblesse. Ses soldats l'avaient surnommé : "Tient pas debout".

Seuls, les yeux d'une intelligence et d'une vivacité rares, le geste précis et court, laissaient soupçonner une âme bien trempée dans cette enveloppe malingre.

Malgré son aspect, Morian était d'une force prodigieuse et d'une santé robuste. Après six ans passés aux colonies les plus dangereuses par leur climat, il n'avait jamais été malade.

Le démenti que la réalité donnait à l'extérieur du capitaine avait plus d'une fois stupéfait ses amis, ses chefs ou ses soldats, et l'on racontait qu'au Soudan il avait, à coups de poing, assommé un nègre de taille formidable qui insultait notre drapeau.

Morian venait d'être promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite et son énergie dans nos explorations d'Afrique. Il passerait rapidement commandant au choix, malgré sa jeunesse. Officier de fortune et garçon d'avenir, tel était le signalement court, mais judicieux, que l'on avait mis tout d'abord à la suite des notes de Morian.

Cela voulait dire qu'il n'avait pas le sou et que les habitants de son village affirmèrent, quand il revêtit l'uniforme, que le bâton de maréchal reposait dans son porte-manteau.

La vie n'avait jamais eu pour lui beaucoup de sourires. Son père n'ayant que ce qu'il gagnait pour vivre, il n'avait jamais pu lui faire connaître ni le bien être, ni les plaisirs qui caressent les vingt premières années et font le charme de la jeunesse.

Il était mort, laissant un petit héritage à son fils, quelques milliers de francs et le souvenir d'une tendresse d'autant plus vive que Morian n'avait jamais connu sa mère, morte très jeune.

Quand Morian entra à Saint-Cyr, il croyait trouver dans la franche amitié de ses camarades, une consolation qui lui ferait un peu oublier la poignante réalité de la vie et ramènerait parfois le sourire sur ses lèvres plus souvent crispées par le chagrin et les privations qu'animées par les rires et la gaité.

Pauvre garçon ! Il avait oublié que là où le choix des camarades n'est pas un effet de leur propre volonté, il y a et il y aura toujours une distance difficile à franchir entre les millionnaires et les va-nu-pieds, entre la caste armoriée de "monsieur le comte" ou de "monsieur le marquis" et celle qui porte simplement le nom roturier de Morian.

En guerre tout disparait. Le cœur prend le dessus, on s'aide et l'on s'aime et l'héritier d'un vieux blason sauve la vie au plus modeste de ses camarades qui, le lendemain, paie généreusement sa dette en protégeant à son tour son compagnon d'armes.

Mais en paix, il n'en est pas ainsi. Les coteries séparent les hommes, le tri se fait. Un bon jour protecteur tient l'officier pauvre à une distance qu'il est préférable pour lui de ne pas essayer d'amoindrir soi même ; aussi, pour peu que l'on ne veuille pas plier le dos sous les quolibets et passer dans le trou d'une aiguille pour plaire à quelques uns, la vie militaire devient extrêmement pénible.

Morian en fit le dur apprentissage. Et, comme il ne pouvait jamais se joindre à ses camarades, car il lui fallait éviter toutes les occasions de dépenses, les rangs s'élargissaient autour de lui, et sa solitude, hier encore volontaire, commençait à lui être imposée.

On ne lui reprochait rien, on le dédaignait. Un événement modifia l'attitude de tous à son égard. A la suite d'une discussion futile, mais devenue grave parce qu'un de ses camarades, le baron de Montrod, spécimen peu brillant d'une vieille famille champenoise, l'avait traité de lâche, un duel fut décidé.

Et comme on voulait éviter les punitions que le général commandant l'école ne manquerait pas d'infliger, on décida que le duel aurait lieu le dimanche suivant, jour de sortie, dans un bois avoisinant Saint-Cyr.

Le duel était bêtement sérieux. Morian, insulté, l'avait ainsi exigé. Sinon, il refusait de se battre. Le duel avait lieu au pistolet, à vingt pas, avec droit de faire feu à volonté et de marcher jusqu'à dix pas de l'adversaire.

De Montrod avait dû lui-même prier ses témoins d'accepter toutes les conditions de Morian, car après l'avoir traité de lâche devant tous, il ne pouvait faire la moindre objection au mode de combat.

La sortie de Saint-Cyr ayant lieu à huit heures du matin, le duel avait lieu à neuf heures. Seuls, les adversaires, leurs témoins et un médecin de Paris, ami de l'un des témoins, assistaient au combat.

Montrod était pâle, parlait beaucoup, mais on sentait la crainte dans ses gestes, le tremblement dans sa voix.

Morian, au contraire, était calme, froid, souriant presque, contre son habitude.

En le voyant ainsi, tous, spontanément, même les témoins, de son adversaire, vinrent lui serrer la main, tandis, qu'au contraire, Montrod semblait être tenu un peu à l'écart.

On mesura la distance, les ar-